



Djibouti : Kadra Haïd, une première dame influente (1)

Par Ali DEBERKALE

Ali Deberkale est né à Djibouti où il a grandi avant de s'engager sur le terrain associatif, de devenir animateur à la RTD (Radio-Télévision de Djibouti) et de créer et présider la fédération des associations culturelles de Djibouti. Ensuite il a voyagé un peu aux Canada et aux États-Unis avant de s'installer en Europe où il vit en Belgique. Aujourd'hui, il poursuit son combat en faveur de la démocratie et du respect des droits de l'Homme en République de Djibouti et dirige ACP (www.acp-europa.eu), l'Association Cultures & Progrès qui lui permet de poursuivre son objectif d'amélioration des conditions de vie de ses frères africains et de leurs ressortissants, en Europe notamment. Comme tous les Djiboutiens qui aspirent à la liberté, à la démocratie et à la justice sociale, il veut pouvoir donner son avis sur la gestion de la chose publique. Il a des ambitions pour son pays ainsi que des ambitions pour l'Afrique.



Analyse

Janvier 2014

Kadra Mahamoud Haïd, l'épouse du Chef de l'Etat djiboutien, est une femme de pouvoir. Son attirance pour ce dernier semble grande. Elle a su user de ses atouts pour approcher le pouvoir et y prendre pied. Elle en vit depuis lors. Parvenue au plus haut niveau par son second époux, elle est influente et visible. Ce qui ne laisse pas indifférents la plupart de ses concitoyens. La présente analyse tente de cerner cette femme de pouvoir. Le facteur familial, son profil personnel, son habileté à faire du cœur un chemin vers le pouvoir, son influence sur son Chef d'Etat d'époux et sa place dans le régime actuel, sont autant de clefs de compréhension de cette première dame peu ordinaire.

L'actuelle Première dame de Djibouti est issue d'une famille dont la lecture généalogique n'est pas aisée. Par son père, Kadra a des origines peu claires, qui l'exposent au regard d'une société où la filiation joue encore un rôle identitaire important pour l'individu. En fait, de ne pas avoir une filiation nette, sans zone d'ombre, semble avoir affecté père et enfants.

Kadra est la fille de Mahamoud Haïd et de Fatouma Awaleh. Si elle ne doute pas d'être la fille de son père et de sa mère, elle est moins sûre d'être la petite-fille de son grand-père Haïd. Aussi peu certaine que son géniteur l'était d'être le fils de son père. Il faut remonter à la grand-mère paternelle pour comprendre un peu cette zone d'ombre dans l'histoire de la famille. Comme beaucoup d'autres filles de sa génération, la grand-mère Bar, une Somalie, vient tenter sa chance à Djibouti-ville, chef-lieu de ce qui est encore une colonie connue sous l'appellation de Côte française des Somalis (CFS). Sans formation, ne parlant pas le français, elle est vite confrontée aux difficultés du quotidien. Elle survit comme elle peut, parfois tributaire de ses proches. Mais elle est jeune et jolie, ce qui, on l'imagine, ne laisse pas indifférents les garçons. Elle en rencontre quelques-uns. De ces unions apparemment chaotiques, naissent deux enfants : Mohamed et Mahamoud. La mère élève seule les deux garçons qu'elle met, semble-t-il, à son nom : Mohamed et Mahamoud Bar. Elle les inscrit à l'école. Tandis que Mohamed devient marginal et solitaire pour toujours, Mahamoud travaille bien en classe. Il devient l'un des autochtones les plus instruits de son époque et entre dans l'administration coloniale où il va faire une longue carrière. Mais il est tourmenté par le manque de filiation paternelle, qui lui pose d'ailleurs des difficultés dans la vie sociale. La main d'une fille, rapporte-t-on, lui est refusée pour la seule raison qu'il est de père inconnu. Il exige alors de sa mère qu'elle lui révèle l'identité de son géniteur. Elle lui présente Haïd, un pacotilleur autochtone somali, comme étant son père. Mahamoud devient le fils de Haïd et épouse Fatouma Awaleh, une jeune fille obéissante d'origine rurale. Elle lui donne cinq enfants : Mohamed, Chafika, Kadra, Almis et Djama. Grâce à sa solde de fonctionnaire, il vit et fait vivre sa famille sans grandes difficultés. Ses enfants, auxquels il donne aussi des prénoms chrétiens, sont parmi les mieux lotis des petits autochtones. Ils vont à l'école, où ils se mêlent parfois aux enfants des colons blancs.

Mais Mahamoud Haïd doute de la filiation que lui a donnée sa mère. Il semble avoir, au fil du temps, acquis la conviction que Haïd n'est pas son père biologique. Il insiste auprès de Bar pour savoir qui est son réel géniteur. C'est alors qu'un nom entre dans son histoire : Bilal Wabar. Cet autre autochtone somali serait son véritable père, toujours selon sa mère. D'après certaines sources, il prend contact avec Bilal qui ne dément pas les dires de Bar. Mais il n'engage aucune

procédure de reconnaissance en paternité et ne change point son nom. Il reste Mahamoud Haïd tout en sachant qu'il est peut-être le fils de Bilal. Ce n'est pas une position confortable dans une société où la clarté de l'arbre généalogique revêt une grande importance.

Le problème de paternité prend tout son sens lorsque Mahamoud Haïd tente de se lancer en politique durant les années 1960. Assez instruit et fort de son expérience administrative, il souhaite servir par la politique. Un mandat de député, tremplin pour un portefeuille ministériel, ne lui déplairait pas. Mais cela requiert un minimum d'assise populaire. En d'autres termes, il lui faut se tourner vers sa famille pour le soutenir. Mais vers quelle famille puisqu'il y en a deux possibles ? Il se tourne vers celle à laquelle le rattache son nom officiel de Mahamoud Haïd. En vain. Celles et ceux qui sont censés être ses contributeurs lui préfèrent d'autres candidats de la famille qui ont sur lui l'avantage d'une claire appartenance. Ses rivaux ne se gênent pas pour faire valoir qu'il n'est pas des leurs en dépit du nom. Sa déception est lourde, sa souffrance grande. Il sait qu'il n'a aucune chance devant les Daher Aden Doualeh, Ahmed Hersi Youssouf, Abdi Ahmed Warsama dit Dhagoleh et d'autres encore qui manient efficacement l'argument familial. Son problème de filiation semble être l'un des facteurs de son échec en 1962 à l'élection du député du Territoire à l'Assemblée nationale française.

Ce rejet a de quoi faire réfléchir Mahamoud, et pas seulement dans une optique politique. Il le met, plus que jamais, face à cette terrible question pour un être humain : qui suis-je enfin si je ne suis pas reconnu comme l'enfant de mon père officiel ? Il ne semble pas avoir beaucoup de choix dans sa situation. Il ne lui reste qu'à se tourner vers l'autre famille à laquelle le rattache celui que sa mère lui a présenté comme son père biologique. Mais ce n'est pas une mince affaire de se dire autre du jour au lendemain. Ce l'est encore moins pour un homme installé dans la vie, père de famille de surcroît. C'est d'autant plus difficile que les enfants ont grandi, sont adultes et pour certains mariés : il ne s'agit plus seulement de décider pour Mahamoud mais pour toute une famille. C'est un drame que vit le fils de Bar.

Pourtant, il décide de franchir le pas. Au début des années 1970, il choisit de changer de famille. Il s'en ouvre alors à ses enfants. La question les divise : certains sont pour, d'autres contre. Il maintient quand même sa décision et va vers la famille de Bilal en organisant une cérémonie au cours de laquelle il demande à être reconnu comme membre. Avec succès, semble-t-il. Seulement, l'initiative se heurte au refus catégorique de certains de ses propres enfants et de leurs conjoints mais aussi à l'opposition plus ou moins sourde de Hassan Gouled Aptidon, chef politique de sa nouvelle famille. D'emblée, celui-ci voit en Mahamoud une menace pour son leadership.

Cette double réaction hostile contrarie la démarche du fils de Bar. Aussi ne va-t-il pas jusqu'au bout de son idée : il ne change pas de nom. Il se retrouve alors dans une position peu confortable d'entre-deux pour le restant de sa vie.

On l'imagine, tout comme ses frères et sœur, Kadra, Odette de son prénom chrétien, vit tout cela mal. Elle le vit d'autant plus mal qu'elle est proche de son père. Cette carence filiale

n'est pas sans effet sur sa psychologie. Que la future Première dame en soit consciente ou non, elle fait partie de sa personnalité.

Mais Kadra n'est pas une fille sans relief, paralysée par le regard de la société sur sa famille. Portée par les conseils et encouragements de son père, elle désire s'affirmer, avoir sa place au soleil dans son pays natal. Et elle a de l'énergie, une certaine habileté, un physique avantageux mais aussi de l'instruction. Autant d'atouts qu'elle met à son service.

Il n'est pas excessif de dire que la jeune Kadra est jolie. Elle n'est ni courte ni trop grande. Elle a le corps svelte, les traits harmonieux et un teint qui lui va. Elle peut illuminer son visage d'un sourire gracieux. Elle sait qu'elle plaît aux hommes. En ses jeunes années, déjà, les garçons de son âge se retournent sur elle dans la rue. Plus tard, au lycée, comme l'avouent ceux qui l'ont connue, sa vue met en émoi plus d'un jeune homme. De fait, les garçons ne sont pas rares à lui faire plus ou moins ouvertement la cour. Ils parlent et reparlent d'elle. Et comme chez toutes les femmes, de se savoir ainsi courtisée, flatte l'égo d'Odette.

Mais sur les conseils de son père et mentor, visiblement déterminé à ne pas laisser sa progéniture prisonnière de son problème filial, elle se fait calculatrice. Elle n'a pas l'intention de gaspiller son physique avantageux et son image de fille moderne, dont elle est bien consciente. Elle entend s'en servir à son profit. Elle prend alors le temps de voir se manifester la perle rare. D'autant qu'elle peut apprendre un métier et être économiquement autonome.

En effet, et nous l'avons dit, Kadra n'est pas qu'un joli corps. C'est aussi une tête qui fonctionne. Motivée, elle poursuit sa scolarité dans la sérénité que procure un foyer où la marmite n'est pas vide. Elle fréquente l'École de la Nativité, chez les Sœurs Franciscaines de Calais, et se maintient dans la moyenne. Elle termine le premier cycle secondaire, obtenant son brevet. Ce qui n'est pas le cas de certaines de ses camarades que la situation matérielle familiale ou un mariage précoce contraignent à l'interruption des études.

Diplôme en poche, elle va s'orienter vers une formation d'institutrice-adjointe. En CFS, le métier est assez bien rémunéré et considéré sous les institutions issues de la Loi-Cadre de 1956. Cela le rend attractif auprès de nombreux jeunes, souvent de modeste condition, qui sortent de l'enseignement secondaire.

Son autonomie économique ainsi assurée, pense-t-elle, elle peut choisir, parmi les candidats à son cœur, celui qu'elle veut. Ou, plutôt, celui qui présente le bon profil pour la hisser vers les hautes sphères du pays.

La jeune Kadra aime l'argent pour accéder au confort matériel et donner de l'éclat à son physique avantageux. Son père Mahamoud, qui n'a pu satisfaire son ambition politique, lui enseigne le goût du pouvoir. Il y voit une source de puissance et de ressources, un moyen efficace de s'affirmer dans une société qui ne l'a guère accepté et l'a privé de visibilité. Il faut monter plus haut que la moyenne, se hisser vers les sphères de pouvoir, lui répète-t-il. Elle se laisse persuader que se trouve là une baguette magique capable à la fois de faire couler l'argent

à flot, venger le père et laver le regard condescendant que les gens ont sur la fragile généalogie familiale.

Mais comment monter quand l'on a une filiation peu lisible et que l'on est de sexe féminin dans une société conservatrice qui maintient encore la femme sous la domination de l'homme ? Avec les moyens de bord, avec ce que l'on a. Et ce que Kadra a, on l'a vu, n'est pas rien. Elle est jeune, jolie et élégante. Elle est assez instruite et habile. Elle se sait courtisée par un certain nombre de garçons. Il lui suffit alors de choisir un prétendant jouissant d'une situation intéressante et capable de l'élever vers les cimes.

Un garçon se présente devant la grille du lycée au début de 1966. Il s'appelle Abdallah Mohamed Kamil et jette son dévolu sur la plus jolie des quelques lycéennes autochtones. Il est jeune quoique plus âgé que Kadra, de taille moyenne et issu de la communauté qui a les faveurs coloniales. Il est très instruit, diplômé en science politique, formé de surcroît en cette Métropole qui fascine certains colonisés. Cadre bien rémunéré du Territoire, il entend encore s'élever. Il ne manque ni d'énergie, ni d'ambition. Beaucoup, dont Mahamoud Haïd, voient en lui un leader politique majeur de demain. Abdallah va vers ces cimes étincelantes dont a rêvé le fils de Bar.

Mais il est afar et le climat intercommunautaire, entre Somalis et Afars, n'est pas des meilleurs à l'époque. Sans compter que les mariages entre membres des deux ethnies, pasteurs nomades aux tumultueuses relations de voisinage, sont encore rares. Qu'à cela ne tienne : Mahamoud obtient le consentement de sa fille qui dit oui au prétendant.

Elle épouse en grande pompe Abdallah Mohamed Kamil au cours de l'été 1966. L'événement fait du bruit chez nombre de Somalis peu tolérants. Ils ont des mots peu tendres à l'égard du couple.

Kadra tient ferme, convaincue par son père qu'elle a rejoint le bon camp par ce mariage. Il faut rappeler que l'administration coloniale se méfie des Somalis depuis le référendum d'autodétermination du 28 septembre 1958 et s'appuie sur la communauté afare. Mieux, Abdallah Mohamed Kamil appartient au même clan afar que le vice-président du Conseil de gouvernement, Ali Aref Bourhan : ils sont tous deux Hassoba. Aimé de Paris, l'arrière-petit-fils d'Aboubaker Pacha est en effet l'autochtone fort du Territoire. C'est d'ailleurs auprès du chef de cabinet de ce dernier, Abdoukader Abdourahman, qu'un policier subalterne du nom de Ismaël Omar Guelleh vient discrètement livrer copie des renseignements glanés ici et là, notamment sur les opposants et autres indépendantistes.

De cette union de Kadra Mahamoud Haïd avec Abdallah Mohamed Kamil, vont naître deux enfants : Naguib et Nasli.

Très vite, l'administrateur autochtone le plus diplômé du moment, affirme fort son ambition politique. Il redouble d'efforts dans l'arène locale où il s'impose comme l'un des principaux opposants afars à son vice-président de cousin. Il veut se faire chef à la place du chef. Ce qui ne déplaît pas à son épouse. Elle y voit un pas vers les cimes.

En 1971, pourtant, Abdallah Mohamed Kamil cesse de s'opposer à Ali Aref Bourhan, qui le récompense en le nommant au Service du Plan puis secrétaire général de son gouvernement. Kadra Mahamoud entre alors au cœur du pouvoir colonial et de ses privilèges.

Mais, jugeant le président du Conseil trop solidement arrimé aux gaullistes français pour être défait dans le cadre colonial, Kamil glisse progressivement vers la revendication de l'Indépendance. Il se retrouve dans la mouvance de la LPAI.

Il est l'homme de la situation quand la question de la présidence du Conseil de gouvernement de transition se pose en juillet 1976, à la démission forcée de Ali Aref Bourhan. Il connaît bien la maison, rassure les Afars, n'effraie pas les Somalis et les Arabes. Il troque donc son titre de secrétaire général du Conseil de gouvernement contre celui de président.

Kadra devient la Première dame du Territoire. La voici déjà aux cimes d'un Etat en gestation accélérée. Elle est aux premières loges des derniers pas du pays vers l'Indépendance. Premier acte de revanche sur le sort pour elle et son père Mahamoud, encore vivant.

Une fois l'Indépendance proclamée, Abdallah Mohamed Kamil devient ministre. Il est nommé aux Affaires étrangères dans le premier gouvernement de la République de Djibouti. Ce n'est pas rien. Kadra demeure dans les hautes sphères.

Elle ne tarde pas à monter plus haut vers le sommet lorsque le Premier ministre Ahmed Dini Ahmed démissionne en décembre 1977. C'est l'ancien élève de Science Po Paris qui lui succède. Kadra est la Seconde dame de la République. C'est un autre acte de revanche.

Il ne lui reste plus qu'une marche à franchir pour se retrouver au sommet de l'Etat. Abdallah Mohamed Kamil peut-il lui offrir ce beau cadeau ? Va-t-il pouvoir lui permettre de parachever son ascension et de réaliser son rêve d'être la Première dame de la République ? A-t-il encore assez de chances pour la propulser en position de poser un regard revancharde sur une société avec laquelle elle a quelques vieux comptes à régler ?

L'heure est à la réflexion chez Kadra. Elle s'interroge d'autant plus que son époux se trouve aux prises avec le président Hassan Gouled Aptidon et ses lieutenants somalis, déterminés à durablement installer un pouvoir sans partage. Elle ne tarde pas à trancher. Elle opte pour le lâchage d'Abdallah Mohamed Kamil. Sans sourciller, elle va sacrifier son mariage sur l'autel de ses intérêts.

Ayant décidé de trahir l'homme qui lui a offert ses premiers contacts et sensations avec le pouvoir, père de ses deux enfants, elle travaille à son rapprochement avec le camp de Gouled qu'elle sait en position de force. Elle l'informe sur les faits et gestes de son époux. Elle en informe Aïcha Bogoreh Darar, Amina Guelleh Ahmed, Hassan Gouled Aptidon mais aussi Ismaël Omar Guelleh. Les trois premiers, pour leur prouver son allégeance ; le second, parce qu'il est le chef du renseignement et que, surtout, elle le cible en remplacement de Abdallah Mohamed Kamil.

En octobre 1978, le Premier ministre est limogé et remplacé par Barkat Gourad Hamadou.

Clairement, le jeune chef de cabinet du Président de la République, en charge des questions de sécurité, intéresse Kadra. Il ne manque ni d'argent ni de pouvoir. Et elle se doute bien que, neveu du Chef de l'Etat et de l'influente Amina Guelleh, il ne peut pas dégringoler des marches à moins d'un grave accident. Elle sait le couple présidentiel sans enfant et Ismaël Omar, solidement appuyé par Amina Guelleh, assez proche de lui pour compter sur son soutien. A défaut du Chef de l'Etat, trop âgé et trop attaché à la femme de sa vie pour prêter attention aux jeunes louves, elle jette donc son dévolu sur son poulain.

Comme elle connaît Ismaël Omar, pour l'avoir un temps compté parmi ses prétendants, ses manœuvres d'approche vers lui, se révèlent assez aisées. D'autant plus aisées que le chef de cabinet est un jouisseur porté sur les plaisirs de la vie. Elle devient sa maîtresse avant même de quitter le domicile conjugal.

Et Ismaël Omar ? Quelles sont ses intentions pour elle ? Selon certaines sources, il n'envisage pas de l'épouser à l'époque. Maîtresse, oui, épouse, non. Elle a déjà donné, fait deux enfants, un peu perdu de son éclat de jeune fille. Or, il n'a que l'embarras du choix parmi les pucelles du pays s'il se décide à convoler.

Mais c'est méconnaître Kadra Mahamoud Haïd. Devant ses tergiversations, elle en appelle au couple présidentiel. Elle pleure auprès de la Première dame qui, touchée par le chagrin de celle qui ne cesse de l'appeler maman, défend son cas auprès de Hassan Gouled et de Amina Guelleh. En même temps, Kadra entreprend une opération de charme envers le reste de la famille du nouvel élu de son calcul. Elle va en particulier vers les plus en vue de ses cousines. Elle n'hésite pas à mettre en avant l'histoire de sa famille. Elle fait valoir l'argument selon lequel son père serait le fils de Bilal et qu'elle serait alors une cousine, un membre de la famille.

Elle parvient à ses fins et, en 1981, convole en secondes noces avec Ismaël Omar Guelleh. La voici qui intègre le cœur du pouvoir qui a mis fin à l'ascension de celui qui est désormais son ex-époux.

Mais Ismaël Omar n'est pas Abdallah Mohamed Kamil. Il n'est ni aussi instruit, ni aussi articulé que lui. C'est un homme moins éduqué qu'elle (il n'a pas terminé le collège) et à grand appétit qu'elle épouse. Il aime le khat et ne dédaigne ni la bouteille ni les virées nocturnes. Ce n'est pas sans risques pour son poste, d'autant que les poids lourds du régime tels que Idriss Farah Abaneh le jugent sévèrement.

Elle s'arme de patience et aide son nouveau mari à se faire moins remarquer par ses frasques. Soutenue en cela, il est vrai, par tante Amina Guelleh et oncle Hassan Gouled.

Non sans mal, le poulain réussit à se ranger. Il le fait au prix de nombreuses amitiés dont il se défait sur l'autel de la nouvelle image qu'il doit dégager. Celle d'un homme assagi, d'un chef de famille crédible.

C'est la première phase de la construction, à laquelle Kadra prend part, d'un personnage nommé IOG (Ismaël Omar Guelleh, s'entend), programmable pour succéder au président Hassan Gouled Aptidon.

A la vérité, elle doit se battre sur deux tableaux : garder Ismaël et l'aider dans ses efforts pour la succession du Vieux. Elle ne ménage pas sa peine. Elle recourt jusqu'aux pratiques magiques. Elle réussit à ne pas le perdre et à se hisser avec lui au sommet de l'Etat.

Le 9 avril 1999, IOG est proclamé Président «élu» de la République de Djibouti. Le 9 mai 1999, il est investi dans ses fonctions.

Elle est enfin la Première dame de l'Etat. Après avoir été, l'espace d'un an, celle de la colonie en transition vers l'Indépendance. Mais sans son père Mahamoud, cette fois : il décède en 1979, peu après l'Indépendance. Elle n'en tient pas moins sa revanche.

Installée au sommet du pouvoir, Kadra, la jeune et jolie enseignante du primaire, devenue une femme d'âge mûr de pouvoir, peut pleinement exercer son influence et...régler quelques comptes.

La Première dame sait se faire écouter de son mari. Elle a de l'ascendant sur lui. Elle ne s'en cache pas d'ailleurs. Aussi, exerce-t-elle sa part de pouvoir depuis le sommet de l'Etat, même si elle n'y a pas de fonctions officielles. Fait significatif, elle se fait aménager un bureau non loin de celui de son époux au Palais présidentiel. Elle possède également un mabraz à la principale résidence privée du couple à Haramouss, dans les parages de celui du Chef de l'Etat.

Kadra pratique la parole. Avec peu de cohérence, elle y ajoute l'action. C'est un personnage bien visible.

Kadra Mahamoud Haïd se pose en dirigeante. Elle développe un discours politique à l'adresse des Djiboutiennes et Djiboutiens. Elle articule sa parole autour de la notion de djiboutienneté. « *Ce pays appartient, répète-t-elle, à tous les Djiboutiennes et Djiboutiens, pas à telle ou telle communauté* ». Ce message, en apparence anti-tribale et pro-nationale, est celui que le père Mahamoud aurait bien aimé entendre. Il n'est pas sans rapport avec le sentiment d'exclusion qu'il a ressenti, que ses enfants eux-mêmes ont ressenti. Il tombe bien dans les oreilles des minorités nationales qui se sentent souvent marginalisées par la prépondérance des deux principales composantes, les Somalis Issas et Afars. Le discours est d'ailleurs partagé par son époux.

Cependant, comme chez son mari, il apparaît assez vite un décalage entre le discours et les actes. Loin de promouvoir la fraternité et l'égalité des chances, elle cède, à son tour, à la facilité du clientélisme et du tribalisme. Des minorités, elle n'accueille que ses fidèles partisans. Les majorités, elle a tendance à les mécontenter. De fait, elle s'appuie sur un cercle majoritairement composé de femmes et d'hommes qu'elle considère comme étant de sa famille, celle à laquelle appartient sur le papier son père Mahamoud.